Monique Goullet et Michel Parisse, *Traduire le latin médiéval. Manuel pour grands commençants* : Paris, Picard, 2003, 237 pages.

Cet ouvrage prend la suite d'*Apprendre le latin médiéval*, paru en 1996 (voir c. r. dans la *R.É.L.*, 75, 1997, p. 405-406) et qui a connu depuis — signe de son succès — deux rééditions. Ce second manuel répond à une double attente : d'une part proposer des exercices d'entraînement avec leurs corrigés, et d'autre part aider les lecteurs à pouvoir non seulement traduire des phrases isolées, mais aussi des textes intégraux. Il est pour cela divisé en trois parties : la première propose des exercices correspondant aux leçons du premier manuel ; la deuxième, des extraits d'une certaine longueur mais avec des explications abondantes ; et la troisième, un choix de textes traduits, avec une annotation réduite au strict minimum.

Ce livre a de très grandes qualités pédagogiques, mais il peut aussi être lu comme une véritable anthologie. En effet, les auteurs ont choisi de proposer des textes très variés, datant du VII^e^ au XV^e^ siècle, et appartenant à tous les genres : textes diplomatiques, historiques, juridiques, hagiographiques et même poétiques (les auteurs rappelant à juste titre que les textes dits « littéraires » peuvent aussi intéresser les historiens). Malgré la présence de quelques « grands noms » (Isidore de Séville, Abélard ou Boccace), ont été privilégiés les écrits anonymes ou peu connus, qui ne sont pas forcément de grande qualité littéraire, mais qui font le quotidien de l'historien, et qui sont en tous cas beaucoup plus représentatifs de leur époque et du milieu dont ils sont issus, que les chefs d'œuvre que retiennent généralement les anthologies du latin médiéval. Finalement, ce manuel de langue se révèle être aussi un excellent manuel de littérature et de civilisation.

Jacques Elfassi.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Fabio Stok, *Studi sul* Cornu copiae *di Niccolò Perotti* (Testi e studi di cultura classica, 25) : Pisa, Edizioni ETS, 2002, 240 pages.

L'auteur, qui a collaboré à l'édition du *Cornu copiae*, présente ici neuf contributions dont les huit premières ont été publiées de 1993 à 2002, mais ont été remaniées pour tenir compte des travaux postérieurs : la bibliographie est à jour jusqu'à 2002 compris, ce qui est un tour de force pour un livre édité en décembre 2002. Les cinq premières abordent des problèmes généraux : les méthodes de travail de Perotti (chapitre 1, le laboratoire lexicographique de Perotti, dont la première version avait été présentée en français lors d'un séminaire que j'avais organisé à Aix en 1991, puis publiée en français en Italie) ; la composition et la date du *Cornu copiae* (chapitre 2, le *prooemium* du *Cornu copiae*) ; la révision du *Cornu copiae* par Perotti (chapitre 3) ; les initiatives lexicographiques de Perotti (chapitre 4) et sa méthode exégétique (chapitre 5). Les trois études suivantes se consacrent ponctuellement à un auteur ou à un type d'auteurs cité dans le *Cornu copiae* (Celse, Suétone et les textes grammaticaux). La dernière, inédite, compare le *Cornu copiae*, qui a été utilisé comme le premier lexique latin de l'âge moderne, avec le Calepino (qui lui doit tant !), le Forcellini et l'*Oxford Latin Dictionary*. À partir de

trois échantillons (noms communs de AGA à AGO, LVA à LVC et PAR à PARC), F. S. montre que le *Cornu copiae*, dans la forme laissée par Perotti, contient 40 % des lemmes du Forcellini et 66 % des lemmes de l'*OLD* ; il commente aussi les mots propres à Perotti et ceux qui manquent au *Cornu copiae*. Dans la conclusion, une comparaison avec le *Lessico latino fondamentale* d'E. Riganti montre que toutes les entrées de cet ouvrage se trouvent dans le *Cornu copiae*, ce qui explique le succès de l'ouvrage comme instrument didactique pendant un demi-siècle.

Sur deux ou trois points, je suis en désaccord avec mon ami Fabio. J'ai du mal à croire à une évolution du projet de Perotti dans le sens du développement de la lexicographie à partir de 1475 (chapitre 2), dans la mesure où mes dernières études sur la *Lettre à Guarnieri* et sur la correspondance philologique avec le cardinal Ammannati prouvent que la préoccupation lexicographique est déjà dominante chez Perotti en 1470 ; mais comme ces études (deux articles et un livre) n'ont été publiées qu'en 2003, F. S. ne pouvait les connaître. Je ne suis pas non plus convaincu par son interprétation de l'*explicit* du *Cornu copiae* (chapitre 3) : Perotti y ferait allusion aux corrections qu'il avait ou qu'il allait apporter à son œuvre. Pour ma part, je persiste à penser que Perotti considère le *Cornu copiae* que nous connaissons, interrompu par sa maladie puis sa mort, comme la moitié de la langue latine, c'est-à-dire la moitié du grand œuvre qu'il avait projeté, le complément lexicographique aux *Elegantiae* de Lorenzo Valla : la Corne d'abondance devait, dans son esprit, déverser les richesses de toute la langue latine. Je constate que les données statistiques fournies par F. S. dans son dernier chapitre montrent que le *Cornu copiae* qui nous est parvenu correspond environ... à la moitié de nos dictionnaires latins ! Mais ces petites divergences entre spécialistes sont secondaires (corriger aussi sur le dos de la couverture : la dernière édition du *Cornu copiae* avant la mienne date de 1536 et non de 1550). L'ouvrage de F. S. constitue le meilleur état présent des études sur le *Cornu copiae* ; il fait notamment le point sur les nouvelles sources de Perotti que mes collaborateurs et moi-même avons progressivement découvertes pendant les treize années qu'il nous a fallu pour mener à bien l'entreprise et apporte des corrections à la thèse de M. Furno. Sa présentation de la question controversée des citations non identifiées du *Cornu copiae* (p. 33-42) est excellente, même si elle n'a pas pu intégrer les éléments nouveaux que j'ai apportés en 2003. La consultation de l'ouvrage est facilitée par deux index : auteurs modernes et thèmes majeurs. Ce volume constitue donc un excellent complément à l'édition à laquelle F. S. a activement participé.

Jean-Louis Charlet.

Martine Furno, *Une « fantaisie » sur l'antique. Le goût pour l'épigraphie funéraire dans l'*Hypnerotomachia Poliphili *de Francesco Colonna*, « Travaux d'Humanisme et Renaissance », n° CCCLXXVII : Genève, Droz, 2003, 333 pages, 21 planches.

« L'*Hypnerotomachia Poliphili* sort des presses d'Alde Manuce en décembre 1499 ». À partir de cette date, le livre n'a cessé de fasciner, suscitant les théories les plus imaginatives, notamment concernant l'identité de son auteur. Le texte nous livre bien un nom dénoncé par l'acrostiche de la première lettre des titres de chapitres : *frater Franciscus Colonna*. Reste à savoir qui se cache derrière ce nom. Renonçant à retracer l'interminable querelle concernant l'identité de Colonna (analysée par ailleurs dans l'introduction à la dernière édition de l'*Hypnerotomachia Poliphili* due à Marco Ariani et Mino Gabriele, I-II, Milan, 1998), Madame

Furno en rappelle les deux propositions principales. La première, qui est celle de Maurizio Calvesi et de ses élèves, identifie Francesco Colonna à un membre d'une branche collatérale de la famille patricienne des Colonna de Rome ; la seconde, soutenue notamment par Giovanni Pozzi (dont il convient de rappeler l'édition critique de l'*Hypnerotomachia Poliphili* publiée en collaboration avec Lucia Capponi, à Padoue en 1980), voit dans Francesco Colonna un moine dominicain du couvent des Santi Giovanni e Paolo de Venise. On peut rappeler d'autres hypothèses qui distinguent, sous le pseudonyme de Colonna, la figure de Laurent le Magnifique, Pic de la Mirandole, Felice Feliciano, Leon Battista Alberti et bien d'autres. Madame Furno commence par régler une fois pour toutes cette question en se rangeant à l'avis de Giovanni Pozzi dont la thèse, fondée sur une enquête rigoureuse, est solidement documentée par des archives. L'autre intérêt incontestable de ce livre, qui fut qualifié de « plus beau au monde », provient des 172 gravures qui accompagnent le texte et dont la beauté et le mystère ont souvent attiré l'attention des lecteurs sur elles au détriment du texte lui-même. Cette tendance fut en outre accentuée par la traduction française qu'en donna Jean Martin en 1546 ; ce traducteur de Vitruve (1541) et d'Alberti (parution posthume en 1553) considérait cette œuvre comme un livre d'architecture, et cette perception du texte de l'*Hypnerotomachia Poliphili* durera jusqu'au XVIII^e^ siècle, où ce livre est en bonne place dans les bibliothèques d'architectes comme Soufflot. Il fallut attendre l'édition de Pozzi-Capponi de 1980 accompagnée d'un commentaire cursif pour que les chercheurs aient finalement à leur disposition un instrument de travail leur permettant de comprendre le texte et d'analyser son contexte. Quant à la nouvelle édition commentée d'Ariani-Gabriele, elle fournit en outre une très précieuse traduction du texte en italien moderne.

Ces travaux de grande envergure ne ferment pas pour autant les études sur Colonna ; bien au contraire, elles servent de bases solides à des recherches ponctuelles sur des passages précis comme l'enquête qui fait l'objet du livre de Madame Furno. Ce livre est une étude globale du chapitre dit du Polyandrion. Il s'agit du seul chapitre du roman qui présente plusieurs textes assez longs en latin, où Poliphile, sur l'injonction de Polia sa bien-aimée, visite un cimetière de *furentes amore* dont les épreuves et les excès doivent l'instruire sur la voie à suivre pour parvenir à une passion raisonnée. L'étude est fondée sur l'analyse philologique et linguistique du latin des inscriptions funéraires, dont les récits sont présentés sous forme d'épitaphes qui mêlent descriptions d'architecture et diverses réminiscences de textes anciens que le narrateur transcrit pour le lecteur au fur et à mesure de sa promenade. L'analyse de ces textes par Madame Furno révèle que Colonna connaissait des textes antiques, mais que son but était de bâtir un imagier « beau comme l'antique » à partir d'éléments anciens, médiévaux et modernes ; autrement dit, Madame Furno a voulu privilégier une recherche centrée sur la culture de Colonna et sa perception de l'Antiquité. Le travail se présente en trois parties ; d'abord une présentation et une traduction du chapitre 19 du livre I de l'*Hypnerotomachia Poliphili* ainsi que de l'extrait du chapitre 18 où Polia présente le temple du Polyandrion et le rite qui s'y accomplit. Après avoir situé le Polyandrion dans le roman et en avoir éclairé le sens, Madame Furno nous donne la structure du chapitre 19 (§ 1 à 69) et précise la manière dont Poliphile décrit temple et tombeaux, nous fournissant à cet égard une liste commode de toutes les *ecphraseis* du chapitre et des inscriptions qui s'y rattachent. La traduction de Madame Furno a voulu refléter le texte de Colonna comme un miroir et en tout cas comme une aide à la lecture d'un texte difficile d'accès dans sa version originale. Le résultat est réussi, puisque nous avons un récit d'une lecture aisée, qui conserve de surcroît toute la luxuriance et l'inventivité linguistique de l'original italien. Madame Furno prend

soin de justifier sa traduction lorsqu'elle diffère de celle des deux éditions de référence et souvent ses choix sont convaincants (le lézard qui effraie Poliphile au § 47 est un « ascalabote overo murilego » (où « murilego » ne signifie pas « qui attrape des souris » (racine : *mus*) mais « qui parcourt les murs » (racines : *murus* et *lego*)).

Vient ensuite le commentaire qui nous livre le sens que l'on peut donner à chacune des inscriptions et leur organisation dans la promenade de Poliphile. Ce commentaire est fondé sur l'idée essentielle que l'Antiquité de Colonna est une antiquité mentale appuyée sur le principe de l'*accommodatio* : *accommodatio* des éléments architecturaux, où le temple du Polyandrion est une construction de l'esprit qui mêle des éléments d'imagination pure avec des éléments inspirés des prescriptions vitruviennes ou albertiennes, *accommodatio* des éléments épigraphiques, *accommodatio* des éléments archéologiques où mythe et réalité se répondent (Mausolée d'Halicarnasse et monument funéraire du doge Andrea Vendramin dans l'élaboration du « tombeau d'Artémise »), *accommodatio* des langues anciennes, où hiéroglyphes, termes grecs, latins et peut-être étrusques enrichissent comme par « ingestion » la langue vernaculaire ; et finalement *accommodatio* des modèles et genres littéraires qui fait subir aux héros des renversements ambigus (Didon, Artémise) ou exemplaires (Jules César). Sur la base de ce principe, Poliphile nous livre sa peinture d'une Antiquité reconstituée.

La troisième partie présente en annexes les documents philologiques et les dépouillements de sources qui ont permis de bâtir le commentaire. On y trouve ainsi le texte proposé de l'inscription (A), les traductions proposées : 1) celle de Madame Furno, 2) celle de Jean Martin, 3) les variantes de celle de Béroalde de Verville, le commentaire (B) qui comprend l'examen des composantes hiéroglyphiques (1), les remarques sur l'établissement du texte (2), sur le vocabulaire et la syntaxe (3) et sur les éléments épigraphiques (4). Madame Furno nous y éclaire de manière précise sur tous ces points ; on apprend ainsi (p. 205) que le terme « Polyandrion » est un mot d'origine chrétienne qui apparaît chez Lactance (*Diu.* 6, 7,7), Arnobe (*Adu. gen.* 6,6) et à la Renaissance chez G.B. Spagnoli (*Parthenice secunda* 3,767), et en grec chez C. Rhodiginus (*Lectionum antiquarum commentarii* 13,23, éd. 1516) ; que Pozzi, pour sa part, propose la définition du *Catholicon* et une référence à Vincent de Beauvais (*Speculum doctrinale* 1, 59). Certains rapprochements avec les inscriptions semblent toutefois hasardeux, comme celui du nom de *Caia Rancilia* (planche 20) avec le texte mutilé de *CIL* VI 25369 (VLIA QVINCTI RANCI FEILIA). Malgré un autre rapprochement, de type thématique, entre les deux textes (l'allègement du deuil par l'absence de larmes), la date de circulation de cette inscription, qui n'est attestée qu'à partir du XVI^e^ siècle, semble exclure tout rapprochement. L'abondance des traductions proposées (est-ce utile de reproduire les traductions anciennes ?), des remarques sur l'établissement du texte (avec quelques inévitables coquilles là et ailleurs), des hypothèses sur les emprunts syntaxiques et lexicaux fait parfois perdre de vue l'essentiel du propos (la traduction de l'inscription et son commentaire).

Dans le chapitre sur l'*accommodatio* épigraphique, Madame Furno tente de retracer la genèse du goût pour l'épigraphie au XV^e^ siècle afin de découvrir les sources éventuelles des textes du Polyandrion. Elle pense les trouver dans les premières sylloges qui auraient été engendrées par la « boulimie mal maîtrisée des collectionneurs », qui les pousse à recueillir pêle-mêle inscriptions latines et grecques sans respect de l'ordre topographique (à l'exception de Desiderio Spreti dans son histoire de Ravenne : *De amplitudine, de uastatione et de instauratione Urbis Ravennae libri tres*, Venetiis, 1489). Ce jugement quelque peu dépréciatif des premières sylloges d'inscriptions ne me semble pas justifié ; si la limitation topogra-

phique est de rigueur dans un ouvrage qui a comme but d'illustrer l'histoire ancienne d'une ville, comme dans le cas de Ravenne, elle n'a aucune raison d'être dans des sylloges dont la formation est encore aujourd'hui mal connue et où souvent l'intérêt pour l'épigraphie d'une région se juxtapose à d'autres intérêts liés au contenu de l'inscription, et qui engendrent des regroupements différents ; aucune sylloge, à mon sens, n'est le fruit d'une récolte de textes faite au hasard ; l'exemple du Magliabecchianus XXVIII, 29 (Florence, Biblioteca nazionale centrale) montre que des inscriptions de Florence et de Fano, apparemment sans aucun rapport entre elles, ont été regroupées volontairement au même endroit car leur contenu permettait à leur possesseur, l'érudit florentin Don Vincenzo Borghini, de prouver dans son livre sur l'histoire de Florence que ces deux villes avaient été des colonies romaines (la mention de la *tribus Scaptia* d'une part et de la *colonia Fanestris* d'autre part). Le Magliabecchianus XXVIII,29 est un recueil de la seconde moitié du XVI^e^ siècle et Madame FURNO a raison de penser plutôt aux recueils de Giovanni Bologni de Trévise comme une source possible d'inspiration pour Colonna (et d'appeler de ses vœux, dans sa conclusion, « un travail d'ensemble sur ces sylloges ») ; elle a raison aussi de souligner que, dans ce domaine, ce qui importait le plus à Colonna était de trouver le juste équilibre à instaurer entre le texte et le décor, entre le discursif et le figuratif, et à cet égard, le rapprochement vraiment génial que Madame FURNO établit, mais de manière presque accidentelle, est celui qu'elle opère avec des érudits comme Michele Ferrarini. À propos de *l'accommodatio* littéraire, Madame FURNO évoque comme source possible d'inspiration de Colonna la pratique de la composition d'épigrammes funéraires, qui reçut une impulsion notable après la première édition des épigrammes de l'*Anthologie grecque* établie par Constantin Lascaris à Florence en 1494. Elle rapproche ainsi l'épigramme 572, où les amants adultères meurent sous le toit de la maison qui s'effondre, de l'inscription de *Sertilius et Rancilia* qui sont montrés comme de jeunes amants trop ardents, et note, en passant, que ce motif plaisait aux collectionneurs de sylloges, puisque Ferrarini aussi en immortalise deux, dans une fausse épitaphe où la femme, « brûlée d'un insatiable désir, meurt sous son mari vivant ». Il est fondamental de souligner le fait que le point de rencontre entre l'œuvre de Colonna et les sylloges épigraphiques de son époque se situe à ce moment, caractérisé par l'entreprise de Ferrarini et qui précède celle de Bologni, où le principe d'*accommodatio* littéraire apparaît encore dans la composition d'inscriptions. Le but est alors de créer une « fantaisie sur l'antique ».

Ginette VAGENHEIM.

Edith FLAMARION, *Théâtre jésuite néo-latin et Antiquité. Sur le* Brutus *de Charles Porée (1708)*, Collection de l'École française de Rome, 301 : Roma, 2002, 529 pages.

Madame FLAMARION propose avec ce volumineux ouvrage une version remaniée de sa thèse de doctorat, un travail original qui a pour point de départ un texte latin traduit ici pour la première fois. L'impression en est soignée, la consultation agréable. Cependant la différenciation typographique des éléments du titre ne permet pas une identification immédiate et le mot « Antiquité », d'autre part, ne nous semble pas absolument nécessaire, à moins que ce ne soit plutôt la mention « néo-latin » dont on puisse se passer. En outre, ce titre ne rend pas totalement compte du contenu, qui consiste d'abord en une traduction de la pièce de Porée (p. 14-119), suivie d'un commentaire très développé (p. 125-468), comme le précise

Madame Flamarion (p. 121). On devine qu'elle a délibérément écarté l'intitulé « Le *Brutus* de Charles Porée, texte, traduction et commentaire », sans relief mais explicite, au profit d'une formulation moins scolaire. Trente-sept pages de bibliographie attestent le sérieux de sa recherche et l'étendue de ses lectures : bibliographie très complète, où Madame Flamarion figure elle-même en bonne place avec treize articles et ouvrages. Il n'y manque que les quelques études parues depuis la soutenance de sa thèse, par exemple le *Iulius Caesar* de Muret, édité et traduit en 1995 par P. Blanchard, ou l'ouvrage d'Ann Moss de 2002 sur *Les recueils de lieux communs. Méthode pour apprendre à penser à la Renaissance*, sans parler de thèses récemment soutenues, dont elle n'a pu avoir connaissance, entre autres celle de Carine Ferradou sur les deux tragédies bibliques de George Buchanan. Pour en finir avec la bibliographie, signalons une incongruité : pour deux ouvrages collectifs au moins, en réalité des Actes de colloques, *Influence de la Grèce et de Rome dans l'Occident moderne*, et *Dramaturgie et actualité du théâtre antique* (p. 493), les références d'articles se terminent par la mention « op. cit. », alors que la référence complète est donnée pour la première fois beaucoup plus loin. Peut-être sont-ce là les traces d'un regroupement primitif des ouvrages collectifs en une section particulière, disposition qui a pu être abandonnée par la suite au profit d'un ordre alphabétique.

Le livre de Madame Flamarion s'articule en deux parties équilibrées, « texte et contexte » et « du côté des Anciens ». Dans la première, qui englobe le texte et la traduction, sans les intégrer au décompte chiffré, sont examinés les aspects matériels de la représentation, les positions théoriques des Jésuites sur le théâtre, la biographie de Porée et « l'émergence en France de la figure de L.J. Brutus ». La place originale de la section biographique, qu'on attendrait plutôt au début, immédiatement après la traduction, montre bien qu'il s'agit pour Madame Flamarion d'une histoire du théâtre jésuite recomposée à partir du *Brutus*, d'une histoire qui embrasse sociologie, esthétique, philosophie et morale, c'est-à-dire d'une recherche beaucoup plus ambitieuse qu'un commentaire centré sur la tragédie de Porée. Ce plan ne va pas sans redites : la douzaine de pages qui traitent de « Brutus à Rome ou la mise en place d'un mythe » anticipent quelque peu sur l'étude des sources du chapitre VI, bien que Madame Flamarion mette tout son talent à distinguer les points de vue. De même un important développement, « Les Jésuites et le théâtre : positions théoriques » (1ère partie, chap. II), pourrait parfaitement se nourrir du contenu du chapitre VII, « Le poids des poétiques anciennes », et d'ailleurs y sont cités, comme de juste, Aristote (p. 179), Sénèque et Quintilien.

Madame Flamarion ne peut évidemment pas se dispenser d'évoquer les prédécesseurs de Ch. Porée. Ils devraient logiquement s'intégrer à une histoire du théâtre scolaire. Le lecteur reste malheureusement sur sa faim : il ne dispose, outre les notes 1, p. 157 et 136, p. 178, dans lesquelles se lisent les noms de Muret et de Buchanan, que d'un rapide rapprochement entre le *Iulius Caesar* de Muret et le *Jules César* de Grévin, qui, souvent, n'est qu'une traduction de la pièce latine. Le premier de ces deux humanistes, en tant qu'auteur de la première tragédie « prétexte » de la Renaissance, méritait plus que quelques lignes ; le second offre un intéressant exemple, notamment avec *Jephté*, d'une situation analogue à celle qu'étudie le présent ouvrage et d'un débat sur le thème de la tyrannie.

Il faut en venir maintenant à ce qui mériterait d'être nettement amélioré, tant du point de vue de la correction matérielle que de la traduction. Passons sur quelques négligences qui n'auraient pas dû échapper à la vigilance du réviseur, style télégraphique, « l'enquête débute acte II » (p. 402) ou « au début de l'art. II du chap. I » (p. 405), coquilles (p. 169, 267, 365, 370, 396, 401, 450, n. 172), référence erronée, « acte II » (p. 338) au lieu d'« acte III », phrase incomplète (p. 363), réduppli-

cations fautives de mots (p. 189 ; p. 383), nom propre estropié (Blaise de Vignere, p. 358, n. 96) ; tout cela ne tire pas vraiment à conséquence, mais devra disparaître d'une édition ultérieure. S'ajoutent à cela quelques erreurs d'orthographe ou d'accord, d'importance variée, que ce soit en français (« des domaines variés tel que l'histoire », p. 2 ; « l'expérience et la réputation faisait », p. 179, n. 141 ; « la condamnation est souvent perçu », p. 252 ; « des humanités bien sauvage », p. 313) ou en latin, en particulier sur le genre des noms : *uersitur* (p. 315, n. 101) pour *uertitur*, *asserre* (p. 340) pour *afferre*, *aeternus laurus* (p. 338) au lieu de *aeterna laurus*, *monstri* au lieu de *monstra* (p. 451) et surtout *ratio*, employé au masculin tout au long de l'ouvrage. Parmi les horreurs philologiques, signalons *perrexuerat* (p. 371, n. 152), *de stilo uniuerse* (p. 405, n. 105), *manus ad genuas tendans* (p. 453), *facultas eligandi* (p. 188), *Ludouico recens uncto*, au lieu de *Ludouico recenter uncto*. Qu'il soit enfin précisé que c'est « *V* » et non « *U* » qui transcrit le « *u* » majuscule.

Mais le livre de Madame Flamarion, c'est aussi la traduction des 1391 vers de la tragédie de Porée. Nous nous sommes contenté ici de pratiquer un sondage dans les 500 premiers vers du texte, en ne retenant que les faits les plus significatifs. Disons-le sans ambages, la traduction n'est pas sans reproche : le génitif singulier *Tarquinii* est à plusieurs reprises traduit par un pluriel (v. 225, 231, 283) ; *desine et uanos metus/Inserere cordi* : par « cesse de glisser en nos cœurs de vaines frayeurs » (v. 370-371) au lieu de « dans ton cœur » ; *semper inuidiae patet* par « (tout homme) se rit de l'envie ou l'écrase » (v. 340) au lieu de « est toujours en butte à la haine, à l'hostilité » ; « en pleine lumière » rend compte de *bene* (v. 349) mais non de *hac luce* (v. 350 = « aujourd'hui ») ; et *inuidiae locus ne quis supersit* (v. 335) est maladroitement traduit par « afin de détruire toute source d'envie », alors qu'il faut comprendre « pour ne pas laisser de place à la malveillance ». Ce que Madame Flamarion analyse comme un présent, *perit* (v. 130 ; v. 490), cache probablement, étant donné que les verbes voisins sont au passé, une forme contracte de parfait, *periit*, phénomène bien représenté, notamment dans la poésie élégiaque. L'ablatif absolu *Bruto perempto scilicet* (v. 403), donne lieu à une étrange traduction, « que Brutus meure avant de le voir », qui refuse l'évidence (= « bien entendu, Brutus une fois mort, après la disparition de Brutus »). Quant aux maladresses de formulation, elles sont nombreuses : *uiolare iussa* (v. 89), ce n'est pas « profaner », mais « transgresser des ordres » ; *plebe permixti infima* (v. 129) doit se rendre par « mêlés à la lie de la plèbe » plutôt que par « parmi la bassesse de la plèbe ». Les *ciues perditos* (v. 401) ne sont pas des « citoyens dépravés », mais des « citoyens sans honneur ». *Habes paratum* (v. 424), c'est « je suis à ta disposition », au lieu de « tu as un homme prêt » ; *uestra si tantum nefas/fouere corda crederem* (435-436), « si je croyais que vous caressez l'idée d'un tel sacrilège » et non « si je croyais que vos cœurs réchauffent un tel sacrilège » ; *potui timere ne quid instruerent doli* (v. 310), « j'ai pu craindre qu'ils ne fomentent quelque vilenie » et non « ... qu'ils n'instruisent quelque ruse » (à supposer encore que l'on admette l'absence de concordance temporelle en français). Au vers 49, ne faut-il pas lire *maneat* au lieu de *manet*, le subjonctif *spondeant* étant aussi sous la dépendance de *quamquam* ? Pourquoi, pour finir, citer les titres latins tantôt dans leur langue d'origine, tantôt dans une traduction française ? Il faut choisir et harmoniser.

Ces quelques remarques ne doivent pas masquer l'essentiel : nous disposons là d'une synthèse remarquable, écrite dans un style agréable, sur les idées pédagogiques des Jésuites, sur la genèse de leur théâtre, sur l'idéologie qu'il sous-tend. L'étude est pratiquement exhaustive. Peut-être y manque-t-il une analyse précise des débuts du théâtre scolaire, à travers le *Iulius Caesar* de Muret et les pièces bibliques de G. Buchanan, notamment sur la question récurrente du pouvoir, mais

tous les problèmes y sont clairement et finement discutés. Madame Flamarion bénéficie, pour ce faire, d'une connaissance prodigieuse des textes, méthodiquement examinés, y compris avec les outils conceptuels de la critique la plus moderne, puisque Genette et Greimas sont astucieusement mis à contribution. Elle évolue avec aisance dans ce monde foisonnant, passant d'Aristote et de Sénèque aux théories pédagogiques et aux textes parallèles, sans jamais perdre de vue le contexte politique et social, sans jamais oublier que la pièce peut être le reflet de l'actualité. Il faut notamment souligner l'habileté avec laquelle elle parvient à accrocher à une étude tout à fait pertinente et précise du latin de Porée un développement généraliste sur le choix du latin au sein des écoles jésuites et sur les modèles de latinité. Après la thèse de J.-Y. Boriaud, sur Cabillau, voici largement ouverte la voie à des monographies qui profiteront de l'apport irremplaçable de ces quelque 529 pages, dont la prestigieuse collection de l'École française de Rome peut légitimement s'enorgueillir. Une réédition s'impose, les Muses de Madame Flamarion ayant besoin d'« être mouchées », ce qui nous semble presque inévitable dans un travail de cette ampleur et de cette qualité. La réussite de l'ouvrage, véritable somme sur le théâtre jésuite, sera alors complète.

H. Lamarque.

Mélanges et recueils divers.

La parole polémique, Études réunies par Gilles Declercq, Michel Murat et Jacqueline Dangel : Paris, Honoré Champion (Colloques, congrès et conférences. Époque moderne et contemporaine, n° 11), 2003, 549 pages, index des noms, index des notions.

L'intérêt de cet ouvrage se révèle dès son titre : en articulant autour de la notion de « parole polémique » les diverses contributions qu'il réunit, ce volume fait accéder pour la première fois au rang d'objet d'étude autonome une forme et une pratique du discours dont le champ d'extension dépasse aussi bien les frontières des genres littéraires que celles des diverses périodes historiques. Ce titre, à entendre comme un hommage au travail précurseur de Marc Angenot (*La Parole pamphlétaire*, Paris, 1982), ne doit cependant pas prêter à confusion : l'ensemble du recueil traite évidemment tout autant, sinon plus, d'écriture que de parole. En raison du caractère transgénérique de la catégorie de « polémique », l'approche interdisciplinaire qui a présidé à l'organisation du recueil, bien loin de ne remplir qu'une fonction d'agrément, représentait la condition même de la réussite de ce projet. Fruit des travaux d'un séminaire interdisciplinaire puis de la tenue d'un colloque en Sorbonne (septembre 1998), ce volume envisage en effet non seulement la tradition occidentale depuis la Grèce antique jusqu'au monde contemporain, mais s'attache également à offrir au sein de chaque période abordée les angles de questionnement les plus variés, de la rhétorique à la philosophie, de la poétique au droit, de la théorie de l'argumentation à l'idéologie politique.

Après une ouverture intitulée « Sur le statut du polémique » (p. 11-21), où Michel Murat et Gilles Declercq donnent au recueil les grandes lignes de son armature conceptuelle, l'ouvrage s'articule autour de quatre sections (« Philosophie » ; « Littérature » ; « Rhétorique et juridique » ; « Querelle et argumentation ») dont chacune s'efforce de préserver une organisation diachronique aussi large que possible.